

## « Gente de Bien » : l'impossible cohabitation de deux mondes

Franco Lolli souligne, dans son premier long-métrage, l'accentuation des disparités sociales dans la Colombie d'aujourd'hui.

Après avoir été formé à la Fémis, Franco Lolli ravive ses souvenirs d'enfance dans un premier long-métrage tourné à Bogota. La capitale colombienne, qui est aussi sa ville natale, offre un décor bruisant et contrasté à un récit de filiation, doublé d'une étude sociale acide.

En quelques plans incisifs, le jeune réalisateur montre que les processus d'exclusion, à l'œuvre dans la mégapole, affectent également la sphère familiale. Celle, précarisée, du jeune Eric n'échappe pas à cette fracture. Sa mère, ne pouvant plus s'occuper de lui, le confie à un père qu'il connaît à peine. Charpentier, l'homme vit chichement et loge dans une petite pension. Peu disert, il s'efforce d'agir dans l'intérêt de son enfant. Lequel ne semble guère disposé à lui accorder son affection.

Franco Lolli aurait pu se borner à l'histoire d'un appivoisement mutuel. Mais il déborde ce cadre et élargit son faisceau au politique. Le père travaille pour une riche employeuse qui,...

En savoir plus sur [http://www.lemonde.fr/cinema/article/2015/03/17/gente-de-bien-l-impossible-cohabitation-de-deux-mondes\\_4594823\\_3476.html#uieDyHRVKk7KdphP.99](http://www.lemonde.fr/cinema/article/2015/03/17/gente-de-bien-l-impossible-cohabitation-de-deux-mondes_4594823_3476.html#uieDyHRVKk7KdphP.99)

### Critique lors de la sortie en salle le 18/03/2015 Par Frédéric Strauss Télérama

Dans une rue de Bogotá, Eric, 10 ans, quitte sa mère, qui le confie à son père, pratiquement un inconnu. Peu de mots sont échangés, mais le regard de l'enfant, triste et désorienté, puis boudeur et rancunier, est de ceux qui scellent une belle alliance avec la caméra. Comme dans *Les Quatre Cents Coups* (1959), de Truffaut. La référence n'est pas écrasante pour ce premier film, réalisé avec beaucoup de sensibilité par un jeune cinéaste né en Colombie et formé en France, à la Femis.

Avec son petit Eric, qui se donne des airs de dur et pourrait vraiment devenir un voyou, Franco Lolli se place du côté de l'enfance pour regarder le monde des adultes. Chez le père, dans la dèche, tout est trop petit, misérable. Eric l'accompagne chez une grande bourgeoise, Maria Isabel, pour qui il fait des travaux de bricolage. Et là, tout est grand, beau, bien trop. Comme dans la villa où la famille de Maria Isabel se réunit à Noël. Autour de la table, on dit des neuvaines : « *Soutien du faible, secours du malheureux, consolation de l'affligé.* » Faire le bien, en soutenant le malheureux Eric, n'est pourtant pas simple...

La peinture sociale est forte, confrontant avec franchise le monde des pauvres à celui des riches. De même, le thème chrétien de la charité est abordé sous un angle critique, inattendu. Mais, tout en affirmant un regard mature, Franco Lolli garde un rapport affectif avec ses personnages. C'est leurs blessures secrètes qu'il raconte. Leur besoin d'un lien, leur pudeur à dire leur amour ou leur besoin d'amour. Des sentiments forts, cruciaux, qui donnent à ce film dépouillé et discret une résonance impressionnante.

### La critique de Première **Christophe Narbonne**

Il y a d'abord cette ressemblance frappante : avec son front buté, ses joues rondes et ses cheveux hirsutes, Brayan Santamaria évoque un cousin du Jean-Pierre Léaud des "Quatre Cents Coups". Comme chez Truffaut, il campe ici un enfant victime des adultes qui l'entourent – une mère qui l'abandonne, un père irresponsable et, enfin, une femme de la bourgeoisie colombienne qui se pique de charité en aidant le père et son fils. La force du film repose surtout sur les rapports ambigus qui s'instaurent avec cette mère de substitution décidée à imposer à ses propres enfants la présence de ces indésirables. Dès lors, à la façon d'un Bunuel light, feutré et cruel, "Gente de Bien" glisse sur le terrain de la lutte des classes, le débutant Franco Lolli se gardant intelligemment de prendre position.

**Allégorie habile de la lutte des classes à travers la relation de deux ados colombiens.**

Dans l'appartement cosu où son menuisier de père vend ses services, Eric, 10 ans, tue le temps avec le fils de la propriétaire : parties de Wii, balade au mall, jusqu'à une invitation dans la maison de campagne familiale.

Nous sommes en Colombie, où les inégalités sociales font du saut à l'élastique, et la caste des "gens de bien" évoquée par le titre apparaît sous un jour bien moins radieux que son nom ne le laisse présager (on pouvait s'en douter) : une classe moyenne petite-bourgeoise qui n'a pas l'arrogance de la grande richesse mais qui, et ce bien malgré elle, fait poids de tout son corps sur la misère – malgré sa bonté d'âme, son impression de bien faire, sa main tendue qu'un œil vigilant surveille toujours.

*Gente de bien* est un film d'un marxisme insidieux. La lutte des classes ne s'y exprime plus dans la sphère des adultes, où riches et pauvres vivent une réconciliation de façade. Pour Lolli, toute situation cache une confrontation en creux, et ce sont les enfants qui l'expriment le mieux : au fil des jeux et des disputes, les dominations font tristement leur lit. Le discours est pessimiste mais il tire son fil avec justesse, arrivant même à développer de subtils paradoxes : c'est la charité disproportionnée d'une bourgeoise qui fait éclater in fine le rêve perdu d'avance de la mixité sociale.